



maudite pluie, l'ennemi le plus féroce du pauvre voyageur, nous poursuit sans relâche. Les muletiers (tcharvadars) reculent tant qu'ils peuvent le moment du départ et inventent pour cela les mensonges les plus ridicules et les plus patents. Il faut dire que nous sommes tombés en plein dans une fête musulmane, fête du jour de l'an, où toute la population en goguette festoie, chante, boit et se conduit quelque peu mal, ne se souciant, bien entendu, nullement de quitter les plaisirs et les ris pour accompagner des chiens d'infidèles par une pluie battante et recevoir des horions en cas de mauvaise conduite. Il est vrai que les susdits chiens paient bien et qu'on n'a pas besoin de souffler sur la pièce de monnaie pour la purifier du contact d'un Kâfir. Nous traduisons ce dicton par cet autre : «l'argent n'a pas d'odeur». Voici la raison d'être du premier : je passe au bazar et, pour mieux examiner un bibelot, soit instrument, soit fruit ou étoffe, je le prends dans la main et je le retourne de tous côtés ; je n'achète pas. Après l'avoir repris et moi présent, quelquefois, et ceci est déjà une intention de délicatesse, après que j'ai tourné le dos, le marchand essuie, consciencieusement, sa marchandise et souffle aux endroits où mes doigts impurs de soi-disant chrétien l'ont touchée. Si c'est un livre, *le livre* ou Korân, il ne se contente pas de souffler, il embrasse. Qu'elle race de fieffés vilains que ces tatares persianisant ! Paresseux et vicieux ils aiment mieux, avec plus de peine et de dépense de forces, voler l'argent par des finasseries du commerçant malhonnête, par des mensonges et des tromperies que de le gagner honnêtement par un travail facile et bien payé. Ils habitent des villages plus pauvres d'apparence, plus mal conditionnés que ceux des nègres d'Afrique. Ils construisent avec du roseau et de la boue et la forêt est à leur porte, non, à leur trou de tanière. Sur la corniche du Ghilân, au milieu d'une splendide forêt vierge, le bois est plus cher qu'à Bakou, ville de steppes sans bois à la ronde. Un homme qui possède deux sacs de blé, se dit richard et se dispense de remuer jusqu'à ce que la dernière écuellée vide l'avertisse de la fin de son bonheur. Leur sang mogol est dilué du sang paresseux iranien et leur masque anthropologique trahit ce métissage. Petits et mal musclés, ils sont à peine couverts, si ce n'est de la tête, coiffée d'un immense bonnet en laine de mouton. De loin on les prendrait pour des champignons ambulants, des champignons poussés sur du fumier. Le reste du corps est recouvert d'un coutil mince, loqueteux et la pluie leur lave le corps, sans drainer la vermine malheureusement. Leurs femmes sont habillées de loques voyantes, rouges, à la façon des gitanas. Elles sont souvent belles ; type persan ; un peu moins paresseuses que messieurs leurs maris.

Le 25 mars, par une pluie, tenace depuis 3 jours, nous quittons Len-